LARS KEPLER

Incurables

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson

actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une jeune fille est assassinée dans la chambre d’isolement d’un centre de réhabilitation psychiatrique. Elle porte les traces de violents coups à la tête. Son corps est étendu sur le lit, les mains posées sur le visage, comme si elle jouait à cache-cache avec son meurtrier. Dans la grange voisine, on retrouve le cadavre de l’infirmière de garde cette nuit-là. Elle a été tuée à coups de marteau.

Visé par une enquête interne, l’inspecteur Joona Linna est dépêché sur les lieux, mais en qualité de simple observateur. Il découvre rapidement que l’une des pensionnaires, Vicky Bennet, manque à l’appel. Sous son lit on retrouve des draps ensanglantés, et sous l’oreiller un marteau maculé de sang.

Peu après, on signale le vol d’une voiture à bord de laquelle se trouvait un enfant de quatre ans. Les descriptions confuses fournies par la mère désemparée correspondent au signalement de Vicky. C’est le début d’une course contre la montre pour Joona Linna. En fouillant le passé troublé de la jeune fille, il fait d’inquiétantes découvertes. Qui est vraiment Vicky Bennet ? De quoi est-elle capable ? Et qui est cette médium qui ne cesse d’appeler la police, prétendant être entrée en contact avec l’esprit de la jeune fille morte ?

Avec *Incurables*, Lars Kepler continue de sonder le tréfonds du psychisme humain. Une nouvelle fois, il signe un polar effréné aussi imprévisible que son héros. Un thriller impossible à lâcher.

LARS KEPLER

Lars Kepler est le pseudonyme du couple d'écrivains Alexander et Alexandra Ahndoril. Actes Sud a déjà publié L'Hypnotiseur *(2010) et* Le Pacte *(2011), tous deux best-sellers mondiaux.*

DU MÊME AUTEUR

L'HYPNOTISEUR, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 84.
LE PACTE, Actes Sud, 2011.

Titre original :
Eldvittnet
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Lars Kepler, 2011
publié avec l'accord de Bonnier Group Agency, Stockholm

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02074-3

LARS KEPLER

Incurables

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson

ACTES SUD

Pour tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort.

Apocalypse, XXI, 8.

On nomme "médium" une personne qui serait sensible à des influences paranormales. Ce don lui permettrait de percevoir diverses manifestations que la science ne peut expliquer. Certains médiums affirment communiquer avec l'au-delà lors de séances de spiritisme, d'autres pratiquent la divination en lisant, par exemple, dans les cartes de tarot. S'il existe de nombreuses pratiques, le désir d'entrer en contact avec les esprits remonte à des milliers d'années. Mille ans avant Jésus-Christ, le roi Saül d'Israël s'était attaché les services d'un voyant afin de solliciter les conseils du défunt prophète Samuel. De nos jours, il n'est pas rare que la police fasse appel à des médiums ou spirites dans des cas jugés particulièrement difficiles. Bien que ces derniers interviennent plusieurs fois par an, il n'existe aucun cas avéré d'affaire ayant été résolue grâce à un médium.

1

Elisabet Grim est âgée de cinquante et un ans. Elle a les cheveux grisonnants, des yeux rieurs et son sourire dévoile une incisive qui chevauche légèrement la dent voisine. Elle est infirmière à la ferme Birgittagården, un centre d'accueil pour jeunes situé au nord de Sundsvall. Cette institution spécialisée prend en charge huit jeunes filles âgées de douze à dix-sept ans dans le cadre de la LVU, une loi qui définit les dispositions spécifiques relatives à l'assistance aux adolescents.

À leur arrivée au centre, de nombreuses patientes souffrent de toxicomanie. La plupart ont aussi adopté des comportements auto-agressifs tels que l'automutilation pathologique ou l'anorexie. Certaines sont extrêmement violentes.

On compte peu d'alternatives aux unités d'hospitalisation en milieu fermé avec portes sécurisées, fenêtres à barreaux et conduits d'aération grillagés. Dernière étape avant la prison et l'administration de soins psychiatriques sans consentement, Birgittagården fait figure d'exception. L'institution accueille des adolescentes dans le but de les préparer à un retour progressif à des traitements extra-hospitaliers et Elisabet a coutume de dire que ce sont les gentilles filles qui atterrissent à Birgittagården.

Elle laisse fondre le dernier morceau de chocolat noir dans sa bouche et se délecte de sa douceur mêlée à un amer picotement. Ses épaules se détendent peu à peu. La soirée a été éprouvante. Pourtant, la journée avait bien commencé. Les cours du matin, le déjeuner et les quelques heures consacrées à la baignade et aux jeux dans le lac s'étaient déroulés sans incident

majeur. L'intendante était partie peu après le repas du soir et Elisabet s'était retrouvée seule à la ferme.

Le personnel de nuit a été réduit quatre mois après que le holding Blancheford a racheté le groupe de santé auquel appartient Birgittagården.

Les pensionnaires avaient été autorisées à regarder la télévision jusqu'à 22 heures. Installée dans l'infirmerie, Elisabet tentait de faire le point sur les rapports individuels lorsque des cris furieux avaient retenti. Elle s'était alors précipitée jusqu'à la salle de télévision. Miranda s'était jetée sur la petite Tuula et hurlait en la traitant de tous les noms. Elle l'avait ensuite traînée hors du canapé avant de la rouer de coups de pied dans le dos.

Habituée aux accès de violence de Miranda, Elisabet avait accouru pour dégager Tuula de son étreinte et avait reçu une gifle au passage. Après avoir réprimandé Miranda pour son comportement, elle l'avait escortée d'office dans la salle destinée aux fouilles corporelles puis jusqu'à la chambre d'isolement située plus loin dans le couloir.

Elisabet lui avait souhaité bonne nuit sans obtenir la moindre réponse. Et lorsqu'elle avait verrouillé la porte derrière elle, Miranda était toujours assise sur le lit et souriait, le regard rivé au sol.

La dernière patiente à être arrivée, Vicky Bennet, était censée avoir un entretien individuel le soir où la bagarre entre Miranda et Tuula avait éclaté. Vicky avait alors prudemment rappelé à Elisabet qu'elle attendait son rendez-vous et avait appris qu'il serait certainement reporté. Bouleversée, elle avait brisé une tasse et s'était entaillé le ventre et les poignets avec un tesson.

Lorsque Elisabeth était entrée dans sa chambre, Vicky était assise le visage enfoui dans ses mains. Du sang coulait sur ses avant-bras.

Elisabeth avait nettoyé ses plaies, mis un pansement sur son ventre et entouré ses poignets de bandes de gaze. Elle l'avait réconfortée, l'appelant affectueusement "ma petite puce" jusqu'à ce qu'un timide sourire se dessine sur les lèvres de Vicky.

Pour la troisième nuit consécutive, elle lui avait administré dix milligrammes de Zaleplon afin qu'elle trouve le sommeil.

2

Désormais, toutes les pensionnaires de Birgittagården sont endormies. Un profond silence règne sur le centre. Le reflet de la lampe allumée sur la fenêtre du bureau donne à Elisabet l'impression que le monde extérieur est d'un noir impénétrable.

Assise devant l'ordinateur, elle termine de rédiger un rapport sur les événements de la soirée. Une ride lui creuse le front.

Il est bientôt minuit et elle n'a pas encore eu un instant à elle pour pouvoir prendre son cachet du soir. Sa petite drogue, comme elle s'amuse à l'appeler. Le rythme des gardes de nuit ajouté à des journées souvent agitées a fini par lui faire perdre le sommeil. Chaque soir, vers 22 heures, elle prend dix milligrammes de Stilnox afin de s'endormir environ une heure plus tard et ainsi s'assurer au moins quelques heures de repos.

L'obscurité de septembre a enveloppé la forêt, mais on devine encore les miroitements nacrés à la surface du lac Himmelsjö. Elisabet peut enfin éteindre l'ordinateur et prendre son cachet. Elle s'emmitoufle dans son gilet en se disant qu'elle boirait volontiers un verre de vin rouge. Elle languit de se retrouver dans son lit avec un livre et un verre de bon vin. Elle adore ces moments paisibles durant lesquels elle peut lire ou papoter avec Daniel.

Cette nuit, elle devra se contenter de la chambre de service. Dans la cour, les aboiements de Buster la font sursauter. Ils sont tellement insistants qu'elle en a la chair de poule.

Il est tard, elle devrait déjà dormir.

Une fois l'écran éteint, la pièce s'obscurcit davantage. À l'extérieur, le silence retombe soudain et Elisabet prend conscience

des moindres bruits qu'elle provoque – le chuintement des ressorts pneumatiques lorsqu'elle se lève de sa chaise ou le grincement des lames de parquet sous ses pieds quand elle se dirige vers la fenêtre. Elle tente d'apercevoir quelque chose au-dehors, mais la vitre ne reflète que son visage, le bureau avec l'ordinateur et le téléphone, et les motifs jaunes et verts imprimés au pochoir sur les murs.

Soudain, dans le reflet, elle voit la porte s'ouvrir lentement dans son dos. Elle l'avait laissée entrebâillée, elle est maintenant à demi ouverte. Il doit s'agir d'un courant d'air, le poêle de la salle à manger tire énormément.

Elisabet ressent pourtant une vague inquiétude, comme si la peur commençait lentement à s'immiscer dans ses veines. Elle n'ose pas se retourner. Comme hypnotisée, elle fixe le reflet de la porte derrière elle.

Elle écoute le silence, l'ordinateur émet encore de légers crépitements. En faisant un effort pour chasser son malaise, elle tend la main pour éteindre la lumière et se retourne.

La porte est grande ouverte.

Un frisson parcourt sa nuque et descend le long de sa colonne vertébrale.

Le plafonnier du couloir qui dessert la salle à manger et les chambres est allumé. Elle quitte le bureau pour aller vérifier que les portes du poêle sont correctement fermées. C'est alors qu'elle entend un chuchotement.

3

Immobile, Elisabet tend l'oreille en scrutant le couloir. Tout semble silencieux mais au bout d'un moment, elle finit par distinguer quelque chose. Il s'agit bien d'un chuchotement, mais si léger qu'on l'entend à peine.

— C'est à toi de fermer les yeux maintenant.

Elisabet cligne plusieurs fois pour sonder l'obscurité mais ses tentatives restent vaines.

Au moment où elle se dit que c'est probablement une des filles qui parle dans son sommeil, un étrange bruit retentit. Comme si une pêche trop mûre était tombée par terre. Le son se répète. Un autre fruit, lourd et mou. Le pied d'une table racle le sol, immédiatement suivi de deux chocs sourds.

Elle devine un mouvement du coin de l'œil. Une ombre qui passe. Elle se retourne et se rend compte que la porte de la salle à manger se referme lentement.

— Attendez, dit-elle, bien qu'elle suppose qu'il s'agit d'un courant d'air.

Elle se précipite vers la porte, appuie sur la poignée et sent une étrange résistance. Elle doit forcer quelques secondes avant que la porte ne s'ouvre d'un coup, comme par enchantement.

Elisabet pénètre dans la salle à manger et balaie la pièce du regard. La vieille table luit légèrement. Elle avance lentement jusqu'au poêle et devine le reflet de ses mouvements dans les portes en cuivre.

Une douce chaleur émane du tuyau d'évacuation. Un bruissement suivi d'un coup sec la fait reculer d'un pas et heurter

une chaise. Une bûche s'est affaissée contre la paroi du poêle. La pièce est vide.

Elle prend une grande inspiration, sort de la salle à manger et referme la porte. Alors qu'elle s'apprête à rejoindre sa chambre située au fond du couloir, elle s'immobilise de nouveau.

La zone réservée aux filles est silencieuse. Une odeur acide flotte dans le couloir, elle lui rappelle quelque chose de métallique. Elisabet tente de discerner des mouvements dans l'obscurité mais tout semble calme. Elle est étrangement attirée vers la rangée de portes qui desservent les chambres et remarque que certaines d'entre elles sont entrebâillées.

Sur la droite, juste à côté des toilettes, dans le renfoncement de la chambre d'isolement où dort Miranda, une faible lueur s'échappe du trou de la serrure.

Elisabet retient sa respiration. Une voix chuchote derrière une des portes mais s'interrompt dès qu'elle se remet à avancer.

— Taisez-vous maintenant, ordonne-t-elle.

Le battement de son cœur s'intensifie quand elle entend une succession de bruits sourds. Il lui est difficile de localiser leur provenance exacte, mais il lui semble que Miranda tape de ses pieds nus contre le mur qui jouxte son lit. Elisabet s'apprête à aller vérifier par le trou de la serrure lorsqu'elle aperçoit une silhouette tapie dans le renfoncement. Il y a quelqu'un.

Sa respiration s'accélère, elle fait quelques pas en arrière mais un énorme poids semble l'oppresser, comme si elle se trouvait au fond de l'océan. Elle ressent le danger mais la peur la paralyse. Ce n'est qu'en entendant le sol grincer à quelques mètres d'elle que son instinct lui dicte enfin de prendre la fuite. La silhouette s'est mise à bouger.

Elisabet fait volte-face et se met à courir. Elle entend maintenant le martèlement des pas dans son dos. Dans la précipitation, elle glisse sur le tapis, se cogne l'épaule contre le mur mais se rattrape *in extremis*.

Une voix douce l'exhorte d'arrêter, elle accélère encore sa course et mobilise toutes ses forces pour atteindre l'extrémité du couloir.

À son passage, la double porte s'ouvre en claquant et se referme derrière elle avec un bruit sourd.

Elle traverse en trombe la salle de fouille en prenant appui sur les murs et entraîne sur son passage le cadre dans lequel est affichée la convention de l'ONU relative aux droits de l'enfant. Il se décroche et se brise contre le sol. Elle atteint l'entrée, tâtonne sur la porte à la recherche de la poignée, la pousse et se retrouve enfin dehors, dans la fraîcheur de la nuit. Elle tente de s'éloigner le plus vite possible mais glisse sur le perron et tombe sur la hanche, un pied coincé sous son corps. La douleur qui irradie dans sa cheville est si violente qu'elle ne peut réprimer un cri. Les pas lourds se rapprochent dans le vestibule. Elle se traîne sur le sol, perd ses chaussons mais parvient à se relever en gémissant.

4

Le chien la suit en aboyant, il sautille autour d'elle, souffle et pousse de petits jappements. Elisabet traverse la cour dans l'obscurité. Le chien ne cesse d'aboyer. Elle sait qu'il lui sera impossible de se sauver par la forêt, la ferme la plus proche est à plus d'une demi-heure en voiture. Elle n'a nulle part où aller. Elle jette un regard désespéré autour d'elle et se faufile derrière le séchoir à houblon. Elle atteint la grange, ouvre la porte de ses mains tremblantes et pénètre à l'intérieur après avoir délicatement refermé derrière elle.

Haletante, elle s'effondre sur le sol et saisit son portable dans sa poche.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu…

Ses mains tremblent et le téléphone lui échappe. Le couvercle s'est détaché et la batterie a été éjectée hors de l'appareil. Elle commence à ramasser les différents éléments lorsqu'elle entend des pas crisser sur le gravier de la cour. Elle retient son souffle.

Son cœur bat la chamade et le sang bourdonne dans ses oreilles. Elle tente prudemment d'apercevoir quelque chose par la fenêtre.

À l'extérieur, le chien aboie toujours. Buster l'a suivie jusqu'à la grange et gratte la porte en gémissant frénétiquement.

Elle s'éloigne de la porte d'entrée et rampe jusqu'à l'angle situé près de la cheminée. Elle s'efforce de respirer le plus silencieusement possible, se terre derrière le panier à bois et parvient enfin à insérer la batterie dans son téléphone.

La porte de la grange s'ouvre brusquement et un cri d'effroi lui échappe. Terrifiée à l'idée d'être repérée, elle se traîne plus loin le long du mur mais se retrouve bientôt prise au piège.

Elle voit alors les bottes se rapprocher d'elle, une silhouette, et bientôt un visage effroyable. Un marteau luit dans sa main, elle peut presque en ressentir le poids.

Elle secoue la tête, écoute la voix et se couvre le visage. La silhouette semble hésiter un instant, puis elle se précipite sur elle, la maintient au sol d'un pied et lui assène un coup d'une extrême violence. Une douleur cuisante éclate dans son front, juste au-dessus de la racine des cheveux. Elle ne voit plus rien. La douleur est atroce, mais elle sent très distinctement l'effrayante caresse du sang sur ses oreilles et autour de son cou.

Le deuxième coup retombe exactement au même endroit. Sa tête vacille sur le côté. La seule chose qu'elle ressent, désormais, c'est l'air dont ses poumons s'emplissent. Presque inconsciente, elle a le temps de se dire qu'il est d'une douceur merveilleuse avant de perdre définitivement connaissance.

Elisabet ne ressent pas les autres coups qui pleuvent sur son corps. Elle ignore que quelqu'un récupère les clés du bureau et de la chambre d'isolement dans sa poche. Elle est étendue sur le sol lorsque le chien entre dans la grange en tapinois et lape le sang de sa tête écrasée tandis que la vie quitte lentement son corps.

5

Une grosse pomme rouge a été oubliée sur la table. Elle brille et a l'air succulente. Elle voudrait la manger et faire comme si de rien n'était. Elle voudrait envoyer balader toutes les questions, ne pas écouter ce qu'on lui rabâche à longueur de journée et rester assise là, à bouder.

Elle se penche vers la pomme et la saisit. Elle est pourrie. Ses doigts s'enfoncent dans la chair froide et humide.

Nina Molander retire sa main d'un coup sec et se réveille en sursaut. Dehors, il fait nuit noire. Elle est dans son lit. Seuls les aboiements du chien dans la cour viennent rompre le silence. Ses nuits sont très agitées depuis qu'elle a commencé son nouveau traitement. Elle doit souvent aller aux toilettes et ses mollets et ses pieds sont gonflés. Pourtant, elle n'imagine pas une seconde ne plus prendre ses médicaments. Sans eux, elle sombre dans l'indifférence et l'apathie et n'a même plus le courage de se lever de son lit.

Elle se dit qu'elle a juste besoin d'un peu de lumière pour chasser ses idées noires, l'espoir que la mort n'est pas la seule chose qui l'attende.

Nina repousse la couette, pose ses pieds sur le parquet chaud et quitte son lit. Elle a quinze ans, des cheveux blonds et lisses. Une belle carrure, des hanches larges et une grosse poitrine. Sa chemise de nuit blanche en flanelle lui serre le ventre.

Un silence de plomb règne désormais dans le foyer. Le couloir est à peine éclairé par la lumière verte du panneau de sortie de secours.

D'étranges chuchotements proviennent de l'une des chambres. Nina en déduit que les autres ont dû se réunir sans l'avoir conviée.

De toute façon, je n'en ai pas envie, pense-t-elle.

Une odeur de feu de bois flotte dans l'air. Le chien recommence à aboyer. Le sol est plus froid dans le couloir. Elle n'essaie pas d'être discrète. Au contraire, elle voudrait claquer la porte des toilettes de toutes ses forces. Elle se fiche de provoquer la colère d'Almira. Elle a pris l'habitude qu'on lui jette des trucs dans le dos.

Les vieilles planches grincent légèrement sous ses pas mais elle se fige en sentant quelque chose de mouillé sous son pied droit. Une flaque sombre s'étend depuis la porte de la chambre d'isolement. Ne sachant trop quoi faire, Nina reste ainsi un instant avant de se rendre compte qu'il y a une clé dans la serrure.

Curieux.

Elle tend la main vers la poignée luisante, ouvre la porte, entre et allume la lumière.

La pièce est maculée de sang qui goutte et s'écoule encore en plusieurs endroits.

Miranda est allongée sur le lit.

Nina fait quelques pas en arrière et ne sent pas qu'elle fait sur elle.

Elle prend appui contre le mur pour ne pas s'évanouir et aperçoit des empreintes de chaussures ensanglantées sur le sol.

Elle se retourne pour rejoindre le couloir, ouvre la porte de la chambre voisine et allume le plafonnier. Une fois à côté du lit de Caroline, elle lui secoue l'épaule.

— Miranda est blessée, chuchote-t-elle. Je crois qu'elle est blessée.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ? demande Caroline en se redressant dans son lit. Merde, il est quelle heure ?

— Il y a du sang par terre, crie maintenant Nina.

— Calme-toi.

6

Nina respire avec difficulté et fixe Caroline du regard, elle doit absolument lui faire comprendre. En même temps, elle est surprise d'oser hurler en pleine nuit.

— Il y a du sang partout !

— Tais-toi, siffle Caroline en sortant de son lit.

Le cri de Nina a réveillé les autres pensionnaires, des voix parviennent jusqu'à elles depuis les chambres.

— Viens voir, dit Nina en se frottant nerveusement le bras. Quelque chose ne va pas, il faut que tu ailles la voir, il faut que…

— Tu peux te calmer un peu ? Je vais y aller, mais je suis sûre que…

Un cri résonne soudain dans le couloir. C'est la petite Tuula.

Caroline se précipite à sa rencontre. Les yeux écarquillés, Tuula regarde fixement à l'intérieur de la chambre d'isolement. Au même moment, Indie sort de sa chambre en se grattant sous le bras.

Caroline saisit Tuula par le bras pour l'éloigner mais elle a le temps d'apercevoir le sang qui recouvre les murs. Le corps pâle de Miranda est étendu sur le lit. Son cœur bat à tout rompre. Elle parvient à empêcher Indie d'avancer. Aucune d'entre elles ne devrait être témoin d'un nouveau suicide.

— Il y a eu un accident, s'empresse-t-elle d'expliquer. Est-ce que tu peux amener tout le monde dans la salle à manger, Indie ?

— Il est arrivé quelque chose à Miranda ?

— Oui, il faut qu'on réveille Elisabet.

Lu Chu et Almira sortent de la même chambre. Lu Chu est seulement vêtue d'un bas de pyjama tandis qu'Almira s'est enveloppée dans sa couette.

— Allez dans la salle à manger, dit Indie.

— Je peux me débarbouiller le visage d'abord ? demande Lu Chu.

— Prends Tuula avec toi.

— C'est quoi ce bordel ? demande Almira.

— On ne sait pas, lui répond sèchement Caroline.

Pendant qu'Indie tente de réunir toutes les filles, Caroline se précipite vers la chambre du personnel. Elle sait qu'Elisabet prend des somnifères et qu'elle n'entend jamais rien, même lorsque les filles courent dans les couloirs la nuit.

Caroline tambourine sur la porte de toutes ses forces.

— Elisabet, il faut que tu te réveilles, crie-t-elle.

Aucune réponse, elle n'entend pas un bruit derrière la porte.

Caroline traverse la salle de fouille et rejoint l'infirmerie. La porte est ouverte. Elle entre sans hésiter, saisit le combiné du téléphone et compose le numéro de Daniel. C'est le premier qui lui vient à l'esprit.

La ligne crépite.

Indie et Nina la rejoignent près du bureau. Les lèvres de Nina sont livides, ses mouvements sont saccadés et son corps est secoué de tremblements.

— Attendez dans la salle à manger, ordonne Caroline.

— Mais le sang ? Tu as vu le sang ? crie Nina en grattant une ancienne plaie sur son avant-bras droit.

— Daniel Grim, répond une voix fatiguée à l'autre bout du fil.

— C'est moi, Caroline. Il y a eu un accident et Elisabet ne se réveille pas, je n'arrive pas à réveiller Elisabet, alors je t'appelle, je ne sais pas ce qu'il faut faire.

— J'ai du sang sur les pieds, hurle Nina. J'ai du sang sur les pieds…

— Du calme, crie Indie en tentant d'entraîner Nina avec elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Daniel d'une voix soudain alerte et maîtrisée.

— Miranda est en isolement, mais il y a du sang partout,

répond Caroline en déglutissant avec difficulté. Je ne sais pas ce qu'il faut…

— Elle est gravement blessée ?

— Oui, je crois… ou, je…

— Caroline, l'interrompt Daniel. J'appelle une ambulance, ensuite…

— Mais qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que je…

— Va voir si Miranda a besoin d'aide et essaye encore de réveiller Elisabet.

7

Les urgences de Sundsvall sont situées dans un immeuble de trois étages en briques rouges au Björneborgsgatan, près du Bäckparken. D'ordinaire, Jasmin n'éprouve aucune difficulté à gérer les gardes nocturnes, mais aujourd'hui elle se sent particulièrement fatiguée. Il est quatre heures du matin et l'heure du loup, le moment précédant l'aube, est déjà passée. Assise devant l'ordinateur, des écouteurs sur la tête, elle souffle sur sa tasse de café noir. À la cafétéria, les plaisanteries n'ont pas cessé depuis la veille au soir. Un journal avait révélé qu'une standardiste de la police faisait des extras pour le téléphone rose. Finalement, il s'est avéré qu'elle occupait seulement un poste administratif au sein de la société, mais la manière dont les journaux avaient divulgué l'information laissait entendre qu'elle recevait deux types d'appels d'urgence bien distincts.

Jasmin laisse son regard défiler sur l'écran, puis jette un œil par la fenêtre. Le jour ne s'est pas encore levé. Elle entend le grondement d'un poids lourd qui passe au loin. Sur le trottoir désert, la pâle lumière d'un réverbère tombe sur un arbre feuillu près d'un placard électrique gris.

Jasmin pose sa tasse et prend un appel entrant :

— SOS 112… De quoi s'agit-il ?

— Je m'appelle Daniel Grim, je suis éducateur à Birgittagården. L'une des élèves vient de m'appeler. Ça avait l'air très grave. Il faut envoyer quelqu'un.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ? demande Jasmin pendant qu'elle tape Birgittagården dans son moteur de recherche.

— Je ne sais pas, l'une des élèves m'a averti. Je n'ai pas tout compris, j'ai entendu des cris dans la pièce. Elle pleurait et m'a dit qu'il y avait du sang partout.

Jasmin indique à sa collègue Ingrid Sandén qu'elle a besoin d'une autre opératrice.

— Vous êtes sur place ? demande Ingrid Sandén dans son casque.

— Non, je suis à la maison, je dormais quand elle a appelé…

— Vous parlez bien de Birgittagården au nord de Sunnås ? demande Jasmin d'une voix calme.

— Je vous en prie, dépêchez-vous, dit Daniel d'une voix tremblante.

— Nous envoyons la police et une ambulance à Birgittagården au nord de Sunnås, répète Jamin pour confirmer la destination.

Elle quitte la conversation et alerte immédiatement la police et les secours d'urgence tandis qu'Ingrid continue à interroger Daniel :

— Birgittagården, ce ne serait pas un foyer pour jeunes ?

— Oui, un foyer spécialisé.

— Il n'y a pas de personnel sur place ?

— Si, ma femme Elisabet est de garde, je vais l'appeler là… je ne sais pas ce qui se passe, je n'en sais rien du tout.

— La police est en route, dit Ingrid d'un ton réconfortant en apercevant du coin de l'œil la lumière bleue du premier véhicule d'intervention qui balaye la rue.

8

Le chemin de terre qui croise la route 86 s'enfonce dans une épaisse forêt et monte jusqu'au lac Himmelsjö et Birgittagården. Les pneus du véhicule de police crépitent sur les cailloux qui tapent de temps en temps contre l'habitacle. La lumière des phares joue entre les grands troncs.

— Tu étais déjà venu ? demande Rolf Wikner en passant la quatrième.

— Oui… Il y a quatre ans, une fille a tenté d'incendier un des bâtiments, répond Sonja Rask.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'arrivent pas à joindre le personnel, bordel ? râle Rolf.

— Ils sont sans doute débordés.

— Ça nous serait quand même bien utile d'en savoir un peu plus.

— Oui, répond-elle d'une voix posée.

Les deux collègues se taisent pour écouter l'échange radio. Une ambulance est en chemin et un deuxième véhicule de police vient de quitter le commissariat.

Comme tant d'autres routes forestières, celle qui mène à Birgittagården est droite mais en assez mauvais état. Le véhicule doit franchir de nombreuses bosses et ornières. Les troncs d'arbres défilent de chaque côté de la chaussée et la lumière du gyrophare pénètre dans les profondeurs de la forêt.

Sonja informe le commissariat de leur position au moment où ils s'introduisent dans une cour ceinte par les bâtiments rouge foncé de Birgittagården.

Une jeune fille en chemise de nuit se tient sur le perron du plus imposant. Ses yeux sont grands ouverts, mais son visage livide affiche un air absent.

Éclairés par intermittence par la lumière du gyrophare, Rolf et Sonja quittent la voiture et se précipitent à sa rencontre. Elle ne semble pas se rendre compte de leur présence.

Un chien se met à aboyer nerveusement.

— Quelqu'un est blessé ? demande Rolf d'une voix forte. Est-ce que quelqu'un a besoin d'aide ?

La fille fait un geste vague vers la lisière de la forêt, puis vacille un instant avant que ses jambes ne cèdent. Elle tombe sur le dos et sa tête cogne le sol.

Sonja accourt :

— Comment tu te sens ?

La fille ne se relève pas et fixe le ciel. Sa respiration est courte et hachée. Sonja constate qu'elle s'est griffé les avant-bras et le cou.

— J'entre, annonce Rolf.

Il franchit le seuil. Sonja reste auprès de la jeune fille, qui est en état de choc, et attend l'arrivée de l'ambulance. À l'intérieur, le sol est parsemé d'empreintes de pas ensanglantées qui partent dans toutes les directions. Il y a des traces de bottes et de pieds nus. Celles qui forment les plus grandes enjambées décrivent des allées et venues entre le couloir et le vestibule. Rolf sent l'adrénaline envahir son corps. Il fait attention à ne pas marcher sur les différentes traces tout en sachant que, pour l'instant, sa priorité est de sauver des vies.

Il jette un œil dans une salle commune. Toutes les lampes sont allumées et quatre filles sont assises dans les deux canapés.

— Quelqu'un est blessé ? crie-t-il.

— Légèrement, peut-être, répond avec un petit sourire une fille rousse qui porte un haut de survêtement rose.

— Elle est où ? demande-t-il d'une voix stressée.

— Miranda est dans son lit, répond une fille plus âgée aux cheveux bruns et raides.

Il fait un geste en direction des chambres :

— Là-bas ?

La fille se contente de hocher la tête. Rolf suit les empreintes de pas, traverse une salle à manger avant de rejoindre un long couloir où se succèdent plusieurs portes. Le vieux parquet grince sous ses pas.

Rolf s'arrête, décroche une lampe torche de sa ceinture et dirige le faisceau au fond du couloir. Il parcourt rapidement des yeux les murs ornés de passages de la Bible peints à la main avant de baisser sa torche vers le sol.

Du sang s'est écoulé sous une porte située dans un renfoncement. Il y a une clé dans la serrure. Il avance, passe délicatement la torche dans sa main gauche et appuie sur l'extrémité de la poignée.

La porte s'entrouvre avec un cliquetis et la poignée remonte en grinçant.

Sa voix perce le silence :

— Miranda ? Je m'appelle Rolf, je suis de la police, annonce-t-il avant de franchir le seuil. Je vais entrer…

Dans la pièce, il ne perçoit que le bruit de sa propre respiration.

Il ouvre délicatement la porte et balaye la pièce avec sa lampe torche. La scène qu'il découvre est d'une violence telle qu'il vacille et doit s'appuyer contre le montant de la porte.

Il détourne instinctivement le regard mais cela ne sert à rien, il a eu le temps de voir l'inimaginable. Dans ses oreilles, le bourdonnement de son pouls se confond désormais avec le bruit du sang qui goutte sur le sol.

Le corps d'une jeune femme est allongé sur le lit. Une grande partie de sa tête semble manquer. Du sang a giclé sur les murs et l'abat-jour de la lampe goutte encore.

La porte claque brusquement. Terrorisé, Rolf lâche sa lampe torche. L'obscurité est désormais totale. Il se retourne, tâtonne dans le noir et entend plusieurs mains taper sur la porte :

— Maintenant, elle vous voit, crie une voix claire. Là, elle regarde !

Rolf trouve enfin la poignée mais la porte est bloquée. Le trou de la serrure luit dans l'obscurité. Les mains tremblantes, il appuie sur la poignée et vient écraser son épaule contre la

porte de toutes ses forces. Elle s'ouvre avec fracas et Rolf est projeté dans le couloir. Alors qu'il tente de reprendre sa respiration, à quelques mètres de lui, la fille rousse l'observe avec de grands yeux.

9

L'inspecteur Joona Linna est posté à la fenêtre de sa chambre d'hôtel à Sveg, à environ quatre cent cinquante kilomètres au nord de Stockholm. La froide lueur de l'aube se lève sur les nappes bleutées de la brume. Aucune lumière n'est encore allumée le long d'Älvgatan. Il lui faudra attendre encore quelques heures avant de savoir s'il a bien retrouvé Rosa Bergman.

Sa chemise gris clair pend mollement par-dessus son pantalon noir et, comme à son habitude, il a les cheveux hirsutes. Rangée dans son étui, son arme gît sur le lit.

Malgré les sollicitations répétées de plusieurs unités spéciales, Joona n'a pas souhaité quitter son poste d'inspecteur à la Rikskrim. Il provoque nombre de personnes en suivant sa propre voie, mais en quinze ans il a résolu plus d'affaires en Scandinavie qu'aucun autre policier.

L'été dernier, une plainte a été déposée à son encontre au service des enquêtes internes de la Rikskrim. On lui a reproché d'avoir averti un groupuscule d'extrême gauche de la descente de la police de sûreté. Depuis, Joona a été démis de certaines de ses responsabilités sans pour autant être officiellement suspendu.

Le responsable de l'enquête a été très clair sur le fait qu'il n'hésiterait pas un instant à solliciter le procureur de l'Inspection générale s'il avait vent du moindre motif de poursuites.

Les accusations qui pèsent sur lui sont graves, mais pour l'heure, Joona est incapable de se préoccuper de suspension ou d'éventuelles représailles.

Ses pensées sont accaparées par une vieille dame qui l'avait suivi devant l'église Adolf Fredrik et lui avait fait passer un message de la part de Rosa Bergman. De ses mains frêles, elle lui avait tendu deux cartes de *killelek*, l'un des plus anciens jeux de cartes d'Europe.

— Ça, c'est vous, n'est-ce pas ? avait-elle demandé. Et voici la couronne, la couronne de mariée.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne veux rien. Mais j'ai un message de la part de Rosa Bergman.

Son cœur avait fait un bond dans sa poitrine, mais il était parvenu à se maîtriser. Il avait haussé les épaules avant de lui expliquer d'un ton neutre qu'il devait s'agir d'une erreur :

— Je ne connais personne qui…

— Elle aimerait savoir pourquoi vous faites comme si votre fille était morte.

Un sourire crispé s'était dessiné sur ses lèvres :

— Je suis navré, mais je ne vois pas de quoi vous parlez.

Certes il souriait, mais sa voix lui avait semblé étrangère, froide et étouffée, comme obstruée par une grosse boule. Les paroles de la vieille dame tourbillonnaient dans sa tête. Il aurait voulu empoigner ses bras fragiles et la forcer à lui raconter ce qu'elle savait. Il était resté calme.

— Je dois y aller, avait-il dit alors qu'il s'apprêtait à lui tourner le dos. Soudain, un violent mal de tête lui avait transpercé le crâne, comme une lame de couteau qui aurait traversé l'œil gauche. Un halo laiteux avait voilé son champ de vision et lorsqu'il avait recouvré partiellement la vue, un cercle de curieux s'était formé autour de lui. Ils s'étaient ensuite écartés pour laisser passer les ambulanciers.

La vieille dame avait disparu.

Joona avait nié connaître Rosa Bergman et prétexté qu'il s'agissait d'un malentendu. Il avait menti. Il sait très bien qui est Rosa Bergman.

Il pense à elle tous les jours sans exception, mais *elle* ne devrait pas connaître son existence. Car si tel était le cas, cela signifiait que quelque chose avait très mal tourné.

Joona avait quitté l'hôpital au bout de quelques heures et s'était immédiatement lancé à la recherche de Rosa Bergman.

Il avait posé plusieurs jours de congé, c'était une quête qu'il devait mener seul.

D'après les registres de l'état civil, personne en Suède ne répond au nom de Rosa Bergman. En revanche, plus de deux mille personnes portent le nom de Bergman en Scandinavie.

Joona avait parcouru les relevés un à un. Il y a deux semaines, il ne lui restait plus qu'à consulter les archives de l'état civil suédois. Pendant des siècles, l'Église avait tenu ces registres, mais depuis 1991 ils sont numérisés et ce sont les services de recouvrement des impôts qui assurent cette tâche.

Joona avait commencé par les registres paroissiaux du Sud du pays. Il s'était rendu aux archives départementales de Lund afin de chercher le nom de Rosa Bergman dans les fichiers en se basant sur des dates de naissance plausibles ou de baptême dans les différentes paroisses. Puis il avait poursuivi sa recherche jusqu'à Visby, à Vadstena et Göteborg. Il avait également passé plusieurs jours dans les immenses archives de Härnösand à Uppsala. Au total, il avait parcouru plusieurs centaines de milliers de documents décrivant autant de naissances, de localités et de familles.

10

La veille, Joona avait passé l'après-midi aux archives départementales d'Östersund. L'odeur douceâtre qui se dégageait des vieux documents mouchetés dominait la pièce. La lumière du soleil parcourait lentement les grands murs et avait scintillé un moment sur la pendule avant de reprendre sa course.

Juste avant la fermeture, Joona était tombé sur des documents concernant une femme née il y a quatre-vingt-quatre ans et baptisée Rosa Maja dans la paroisse de Sveg à Härjedalen dans le comté de Jämtland. Ses parents s'appelaient Kristina et Evert Bergman. Il n'y avait aucune information quant à leur mariage, mais la mère était née dix-neuf ans plus tôt et avait été baptisée du nom de Kristina Stefanson dans la même paroisse que sa fille.

Trois heures plus tard, Joona avait localisé une femme âgée de quatre-vingt-quatre ans du nom de Maja Stefanson dans une maison de retraite à Sveg. Il était déjà sept heures du soir quand Joona avait pris la route pour s'y rendre. Lorsqu'il était arrivé à destination, l'heure du coucher était passée depuis longtemps et on ne l'avait pas laissé entrer.

Joona a donc pris une chambre au *Lilla Hotellet*, et bien qu'il soit parvenu à trouver le sommeil, il s'est réveillé à quatre heures du matin et s'est posté à la fenêtre pour attendre le lever du jour.

En son for intérieur, Joona est persuadé qu'il s'agit bien de Rosa Bergman. Elle a dû choisir d'utiliser le nom de jeune fille de sa mère et se faire appeler par son deuxième prénom.

Joona consulte sa montre, il est temps de partir. Il boutonne sa veste avant de quitter sa chambre et l'hôtel.

La résidence pour personnes âgées Blåvingen est située dans un hameau aux maisons peintes en jaune. Une petite allée bordée de bancs traverse une pelouse bien entretenue.

Joona pénètre dans l'établissement et s'efforce de marcher à une allure normale en empruntant le couloir éclairé par des néons. Les portes de l'accueil et de la cuisine sont fermées.

Elle n'aurait pas dû me trouver, pense-t-il de nouveau. Elle n'était pas censée connaître mon existence. Quelque chose ne s'est pas déroulé comme prévu.

Joona ne parle jamais de ce qui a mené à sa solitude, pourtant il le porte en lui à chaque instant.

Sa vie s'est consumée aussi vite qu'un ruban de magnésium. Elle s'est enflammée un court moment pour s'éteindre au bout d'une seconde, une lumière éblouissante réduite à un tas de cendres.

Un homme à l'allure fragile fixe les couleurs vives de l'écran de télévision, il doit avoir dans les quatre-vingts ans. Il regarde une émission culinaire dans laquelle un homme chauffe de l'huile de sésame dans une sauteuse en expliquant comment donner une saveur nouvelle à un plat traditionnel d'écrevisses.

Le vieil homme se retourne et regarde Joona en plissant les yeux :

— Anders ? demande-t-il d'une voix chevrotante. C'est toi Anders ?

— Je m'appelle Joona Linna, répond-il avec un léger accent finlandais. Je cherche Maja Stefanson.

L'homme le fixe de ses yeux humides et cernés de rouge.

— Anders, écoute mon garçon. Tu dois m'aider à sortir de là. Il n'y a que des vieux ici.

L'homme frappe le dossier du canapé de son poing frêle, mais s'arrête net quand une infirmière entre dans la pièce.

— Bonjour. Je suis venu rendre visite à Maja Stefanson.

— Très bien, c'est une bonne nouvelle. En revanche, je dois vous prévenir que Maja sombre peu à peu dans la démence. Elle s'enfuit à la moindre occasion.

— Je vois.

— Cet été, elle est allée jusqu'à Stockholm.

L'infirmière guide Joona dans un couloir très peu éclairé, dont le sol, récemment lavé, luit encore. Elle ouvre une porte :

— Maja, dit-elle d'une voix douce.

11

Dans la pièce, une femme âgée est en train de faire son lit. Lorsqu'elle lève la tête, Joona la reconnaît immédiatement. C'est bien cette femme qui l'a suivi jusqu'à l'église Adolf Fredrik et lui a montré les cartes de *killelek*. Elle disait avoir un message à lui transmettre de la part de Rosa Bergman.

Son cœur bat la chamade.

Cette personne est la seule à savoir où se trouvent sa femme et sa fille.

— Rosa Bergman ? demande Joona.

— Oui, répond-elle en levant le bras comme une écolière.

— Je m'appelle Joona Linna.

— Oui, dit-elle en souriant avant de traîner les pieds vers lui.

— Vous m'aviez transmis un message.

— Cher enfant, je ne m'en souviens pas, répond-elle en s'installant dans le canapé.

Il déglutit profondément et fait un pas vers elle :

— Vous m'aviez demandé pourquoi je prétendais que ma fille était morte.

— Il ne faut pas faire ça, le sermonne-t-elle. Ce n'est pas bien du tout.

Joona s'approche encore d'un pas :

— Que savez-vous de ma fille ? Vous avez entendu quelque chose ?

Rosa se contente de sourire d'un air absent. Joona baisse les yeux, il tente de remettre de l'ordre dans ses pensées. Ses mains tremblent. Il se dirige vers la kitchenette et remplit deux tasses de café.

— Rosa, c'est important pour moi, dit-il lentement avant de poser les tasses sur la table. Très important…

Elle cligne des yeux une fois ou deux, puis demande d'une voix inquiète :

— Qui êtes-vous ? Il est arrivé quelque chose à maman ?

— Rosa, vous souvenez-vous d'une fille du nom de Lumi ? Sa mère s'appelait Summa et vous les avez aidées à…

Joona s'interrompt lorsqu'il croise le regard confus de la vieille dame.

— Pourquoi êtes-vous venue me trouver ? demande-t-il tout en sachant que sa question est vaine.

Rosa Bergman laisse tomber sa tasse de café et se met à pleurer. L'infirmière entre dans la pièce et la calme sans difficulté.

— Venez, je vous raccompagne, dit-elle à Joona à voix basse.

Ils empruntent ensemble le large couloir en sens inverse.

— Depuis combien de temps souffre-t-elle de démence ?

— Ça a évolué très vite pour Maja… Nous avons commencé à constater les premiers signes l'été dernier, ça doit donc faire environ un an qu'elle… à l'époque on appelait ça un retour à l'enfance, en fait c'est assez proche de la réalité pour la plupart d'entre eux.

— Si elle… si elle a un moment de lucidité. Prévenez-moi, je vous en prie.

Elle acquiesce :

— Ça arrive effectivement parfois.

— Prévenez-moi immédiatement, dit-il en lui donnant sa carte.

— Inspecteur de police ? s'étonne-t-elle avant de fixer la carte sur le tableau d'affichage derrière le bureau de l'accueil.

12

Une fois sur le perron de la maison de retraite, Joona prend une grande bouffée d'air frais. Comme s'il avait retenu son souffle jusque-là. Rosa Bergman avait peut-être quelque chose d'important à lui dire. Ou bien l'avait-on chargée d'une mission ? Quoi qu'il en soit, son état ne lui avait pas laissé le temps de l'accomplir.

Il ne saura jamais de quoi il retournait.

Douze années se sont écoulées depuis qu'il a perdu Summa et Lumi.

Leurs dernières traces se sont effacées avec la mémoire perdue de Rosa Bergman.

C'est fini.

Joona s'installe dans sa voiture, essuie les larmes de ses joues et ferme les yeux un instant avant de mettre le contact pour rentrer à Stockholm.

Il a déjà parcouru une trentaine de kilomètres sur l'Europaväg 45 en direction de Mora quand il reçoit un appel du chef de la Rikskrim, Carlos Eliasson. Il semble tendu :

— Il y a eu un meurtre dans un foyer pour jeunes à Sundsvall. Le centre d'appels d'urgence a reçu l'alerte peu après quatre heures du matin.

La voix de Joona est à peine audible :

— Je suis en congé.

— Tu aurais quand même pu venir à la soirée karaoké.

— Une autre fois, répond Joona comme pour lui-même.

La route file droit à travers la forêt. Au loin, les lueurs argentées d'un lac miroitent entre les arbres.

— Joona ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

Quelqu'un appelle Carlos dans le fond de la pièce.

— J'ai une réunion de direction, mais je veux… Je viens d'avoir Susanne Öst en ligne et elle dit que la police du comté de Västernorrland ne compte pas solliciter formellement la Rikskrim.

— Alors, pourquoi tu m'appelles ?

— Je lui ai dit qu'on allait envoyer un observateur.

— On n'a pas pour habitude d'envoyer des observateurs.

Carlos baisse d'un ton :

— Maintenant, on le fait. C'est une affaire sensible. Tu te souviens du sélectionneur de l'équipe nationale de hockey, Janne Svensson… ? La presse s'était déchaînée sur l'incompétence de la police.

— Parce qu'ils n'ont jamais retrouvé…

— Ne m'en parle pas – c'était la première grosse affaire de Susanne Öst en tant que procureur. Je n'irai pas jusqu'à dire que la presse avait raison, mais nos collègues du Västernorrland auraient bien eu besoin d'un petit coup de main à l'époque. Ils étaient trop lents, c'est ce qui se passe quand on suit le protocole à la lettre… Enfin, ce n'est pas vraiment nouveau, mais les journalistes ont parfois besoin de se mettre quelque chose sous la dent.

— Il faut que je te laisse, dit Joona pour mettre un terme à la conversation.

— Tu sais bien que je ne t'appellerais pas s'il s'agissait d'un simple assassinat. Mais si les médias s'emparent de l'affaire, Joona… c'est très, très violent, très sanglant… et le corps de la fille a été mis en scène.

— Comment ?

— Elle est allongée dans un lit et il paraît que ses mains lui couvrent le visage.

Joona réfléchit un moment en silence. Les arbres défilent à toute allure. La respiration de Carlos siffle dans le combiné. Des éclats de voix résonnent dans le fond de la pièce. Sans un mot, Joona bifurque sur la Losvägen qui mène vers la côte Est avant de continuer en direction de Sundsvall.

— S'il te plaît, Joona, sois sympa, vas-y… Aide-les à résoudre l'affaire, de préférence avant que la presse ne s'en mêle.

— Alors je ne suis plus un simple observateur ?

— Si, si… contente-toi de rester en retrait, d'observer l'enquête, et de faire quelques suggestions… Simplement, tu dois comprendre qu'il s'agit plus d'un rôle passif.

— Parce que je fais l'objet d'une enquête interne ?

— Parce qu'il est important que tu fasses profil bas en ce moment.

13

Joona quitte la route côtière au nord de Sundsvall et bifurque sur la route 86 qui longe la rivière Indalsälven dans l'arrière-pays. Au bout de deux heures, il arrive aux abords du foyer isolé.

Il ralentit et bifurque sur une route de terre. Des rayons de soleil filtrent à travers la forêt et caressent les grands arbres.

Une jeune fille morte, pense Joona.

Alors que tous dormaient, elle a été assassinée et installée d'une façon bien précise dans son lit. Selon la police locale, le meurtre a été d'une extrême violence. Il n'y a pas de suspect et il est trop tard pour mettre en place des barrages routiers. En revanche, toutes les unités du comté ont été briefées et c'est l'inspecteur Olle Gunnarsson qui dirige l'enquête préliminaire.

Il est un peu moins de 10 heures lorsque Joona gare son véhicule devant la première bande de délimitation installée par la police. Des insectes bourdonnent dans le fossé. La forêt s'ouvre sur une grande clairière. Des arbres encore mouillés de rosée scintillent sur la pente qui descend vers le lac Himmelsjö. Au bord de la route, un panneau porte l'inscription : *Birgittagården, Foyer spécialisé pour jeunes*.

Joona se dirige vers les bâtiments rouge de Falun répartis autour d'une cour, comme le sont traditionnellement les fermes de Hälsingland. Une ambulance, trois véhicules de police, une Mercedes blanche et trois autres voitures sont garés devant le bâtiment central.

Un chien attaché à une laisse qui coulisse sur un filin tendu entre deux arbres aboie sans discontinuer. Un homme

bedonnant vêtu d'un complet en lin froissé arborant une moustache en croc se tient devant l'entrée. Il a vu Joona, mais ne manifeste aucune intention de le saluer. Il se contente de terminer de rouler sa cigarette avant d'en lécher le papier. Joona enjambe une deuxième bande de délimitation tandis que l'homme glisse sa cigarette derrière son oreille.

— Je suis l'observateur de la Rikskrim.

— Gunnarsson. Inspecteur.

— Je suis censé suivre l'enquête.

— Oui, tant que vous ne restez pas dans nos pattes, répond-il avec un regard froid.

Joona lève les yeux sur le bâtiment principal. Les techniciens de la police scientifique sont déjà sur place. La lumière de leurs projecteurs fait briller les fenêtres d'un éclat artificiel.

Un agent de police au visage blême sort du bâtiment. Il maintient une main devant sa bouche, trébuche au pied du perron et s'appuie contre le mur pour vomir dans les orties qui ont poussé autour d'une citerne.

— C'est ce qui vous attend si vous allez faire un tour à l'intérieur, dit Gunnarsson à Joona avec un sourire.

— Que savons-nous ?

— Que dalle… C'est l'éducateur de Birgittagården qui a appelé cette nuit à quatre heures du matin pour donner l'alerte… Daniel Grim. Il était chez lui à Bruksgatan, Sundsvall, quand il a reçu un coup de fil du foyer… Il n'a pas dit grand-chose au central d'urgence si ce n'est qu'il a entendu des filles crier qu'il y avait du sang partout.

— C'est donc une des pensionnaires qui a appelé ?

— Oui.

— L'éducateur à Sundsvall et pas directement les secours ?

— Tout à fait.

— Mais il n'y avait personne de garde sur place ?

— Non.

— Ça aurait pourtant dû être le cas, non ?

— Sans doute, répond Gunnarsson d'une voix lasse.

— Laquelle des filles a appelé l'éducateur ?

— L'une des plus âgées, répond Gunnarsson après avoir consulté son carnet. Caroline Forsgren… Mais d'après ce

que j'ai compris, ce n'est pas Caroline qui a trouvé le corps, mais… c'est une sacrée pagaille, plusieurs d'entre elles ont regardé à l'intérieur de la pièce. Je vous préviens, c'est vraiment horrible. L'une a été emmenée à l'hôpital. Elle était en état de choc et les ambulanciers ont jugé que ça valait mieux.

— Qui est arrivé en premier sur les lieux ?

— Deux collègues… Rolf Wikner et Sonja Rask. J'ai dû arriver… disons à six heures moins le quart et c'est là que j'ai appelé le procureur… on dirait qu'elle a eu un peu chaud aux fesses et qu'elle a appelé Stockholm… et maintenant on vous a dans les pattes.

Il adresse à Joona un sourire narquois.

— Vous avez un suspect ?

Gunnarsson inspire profondément et lui répond d'un ton sentencieux :

— Mes nombreuses années d'expérience m'ont appris qu'il faut laisser l'enquête suivre son cours… nous devons faire venir certaines personnes, commencer à interroger des témoins, rassembler les preuves…

— Je peux entrer jeter un œil ? demande Joona, le regard fixé sur la porte.

— Je vous le déconseille… nous aurons bientôt les clichés.

— Je dois voir la fille avant qu'on ne déplace le corps.

— La scène est d'une violence rare. Le meurtrier a été d'une extrême brutalité, il est sûrement grand. La victime a été placée dans son lit après sa mort. Personne n'a rien remarqué avant qu'une fille n'aille aux chiottes et mette le pied dans une mare de sang qui avait coulé sous la porte.

— C'était chaud ?

— Écoutez… ces filles ne sont pas faciles à gérer, explique Gunnarsson. Elles sont terrifiées et irascibles. Elles protestent au moindre mot, n'écoutent rien et crient sur tout le monde… Tout à l'heure, elles ont voulu forcer le périmètre pour récupérer des affaires dans leurs chambres, iPod, baume à lèvres, vestes, etc. Et quand on a voulu les transférer dans la maisonnette, deux d'entre elles se sont enfuies dans la forêt.

— Elles se sont enfuies ?

— Nous venons de les rattraper, mais… encore faut-il les faire revenir de leur plein gré, apparemment elles sont allongées par terre et exigent de monter sur les épaules de Roffe.

14

Joona enfile une combinaison de protection, gravit le petit escalier du perron et passe la porte. De nombreux projecteurs bourdonnent dans le vestibule et l'air est déjà étouffant. Le moindre recoin est éclairé par une forte lumière. De la poussière tourbillonne paresseusement dans l'air. Joona s'avance lentement sur les plaques de cheminement posées sur les larges lattes de parquet. Un cadre s'est décroché et du verre brisé scintille sous l'éclat des projecteurs. Des empreintes de bottes ensanglantées prennent plusieurs directions dans le couloir et décrivent des allées et venues depuis la porte d'entrée. La maison a conservé un style rustique et assez cossu. Des impressions au pochoir de couleurs pâles et des motifs floraux empruntés aux peintres de Dalécarlie serpentent sur les murs et les poutres apparentes.

Plus loin dans le couloir, un technicien nommé Jimi Sjöberg éclaire avec une lumière verte une chaise noire qu'il a imbibée d'une solution révélatrice.

— Du sang ? demande Joona.

— Pas sur celle-ci, marmonne Jimi en poursuivant ses recherches.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Erixon a appelé de Stockholm et nous a ordonné de ne rien toucher avant d'avoir eu le feu vert de Joona Linna, répond-il avec un sourire.

— J'en suis reconnaissant.

— Donc, nous n'avons pas vraiment commencé. On a posé ces foutues plaques, tout photographié et filmé et… je me suis

permis de prélever un échantillon des traces de sang dans le couloir pour pouvoir les envoyer au labo.

— Bien.

— Et Siri a relevé les empreintes dans le couloir avant qu'elles ne soient compromises…

Sa collègue, Siri Karlsson, vient de démonter la poignée de porte en cuivre de la chambre d'isolement. Elle la glisse délicatement dans un sachet en papier avant de rejoindre Joona et Jimi.

— Il va inspecter la scène de crime, lui explique Jimi.

— C'est assez horrible, dit Siri derrière son masque de protection. Ses yeux fatigués expriment une certaine nervosité.

— J'ai bien compris.

— Vous pouvez attendre les photos si vous préférez, dit-elle.

— C'est lui, Joona Linna.

— Excusez-moi, je ne le savais pas.

— Je suis là uniquement en tant qu'observateur.

Elle baisse les yeux et le rouge de ses joues est encore visible quand elle le regarde de nouveau.

— Tout le monde parle de vous, dit-elle. Et je trouve… je… je m'en fous de l'enquête interne. Je me réjouis de cette collaboration.

— Moi aussi, répond Joona.

Immobile, Joona écoute le bourdonnement des lampes et prend un moment pour se préparer à donner libre cours à ses premières impressions sans céder à la volonté de détourner le regard.

15

Dans le renfoncement de la chambre d'isolement, il reste encore la serrure et la clé sur la porte dépourvue de poignée. Il ferme un instant les yeux avant de pénétrer dans la pièce. Un silence de plomb règne dans la chambre. Une odeur de sang et d'urine mêlés sature l'air réchauffé par les projecteurs. Il s'oblige à respirer normalement afin de percevoir d'autres odeurs : bois humide, draps imprégnés de sueur et déodorant.

Le métal brûlant des projecteurs émet de petits crépitements. Au loin, on entend des aboiements assourdis par l'épaisseur des murs.

Joona aurait voulu quitter la chambre sur-le-champ, retourner à l'air libre et aller se réfugier dans l'obscurité de la forêt. Pourtant, il reste immobile et se force à fixer le corps allongé sur le lit dans ses moindres détails.

Du sang a coulé jusqu'à l'autre bout de la pièce, les meubles vissés au sol et les motifs bibliques peints au mur en sont éclaboussés. Il y a même du sang sur le plafond et jusqu'au cabinet de toilette sans porte. Le cadavre d'une maigre jeune fille a été placé dans le lit sur le dos. Ses mains recouvrent son visage. Elle porte une culotte blanche en coton pour seul habit, ses seins sont masqués par ses coudes et elle a les pieds croisés.

Joona sent son cœur battre à toute allure, son pouls martèle dans ses tempes. Il doit faire un effort considérable pour continuer à regarder, enregistrer la scène et réfléchir.

Le visage de la fille est dissimulé sous ses mains.

Comme si elle était terrifiée et ne voulait pas voir son agresseur.

Elle a été victime d'une violence invraisemblable avant que son corps ne soit étendu sur ce lit. Elle a reçu de nombreux coups portés avec un objet contondant sur le front et à la base du crâne.

Ce n'était qu'une petite fille, elle a dû avoir si peur.

C'était une enfant il y a seulement quelques années et une succession d'événements l'a conduite à cet endroit très précis, la chambre d'une institution spécialisée où elle devait trouver la mort. Peut-être n'a-t-elle simplement pas eu de chance avec ses parents ou les familles d'accueil. On a sans doute jugé qu'elle serait en sécurité ici. Joona examine chaque détail jusqu'à avoir l'impression de ne plus pouvoir supporter cette vision d'horreur. Il ferme alors les yeux et pense au visage de sa fille et à la pierre tombale qui n'est pas la sienne. Puis, au bout d'un moment, il peut reprendre sa minutieuse observation.

Tout indique que la victime était assise sur la chaise à côté de la petite table lorsque le meurtrier l'a attaquée.

Joona tente alors de décomposer les mouvements à l'origine des éclaboussures de sang.

Lorsqu'une goutte de sang est projetée et traverse l'air, elle prend une forme sphérique d'un diamètre d'environ cinq millimètres. On parle d'éclaboussure si la goutte est plus petite, cela signifie que l'on a affaire à un impact provoqué par une force extérieure qui l'a divisée en gouttelettes.

Joona se tient sur deux plaques de cheminement posées devant la petite table, sans doute à l'endroit précis où se trouvait le meurtrier quelques heures plus tôt. La victime était alors assise sur la chaise de l'autre côté de la table. Joona observe le dessin que forment les projections de sang, il y a des éclaboussures jusqu'en haut du mur. L'arme du crime a donc été brandie en arrière après chaque coup pour reprendre de l'élan.

Joona est déjà resté plus longtemps dans cette pièce qu'aucun autre inspecteur ne l'aurait fait. Pourtant, il n'a pas encore terminé son inspection. Son attention retourne à la fille allongée dans le lit. Il observe avec attention le piercing dans son nombril, la marque des lèvres sur le verre d'eau, la cicatrice d'un grain de beauté en dessous de son sein droit, les poils clairs de ses tibias et le bleu jauni sur sa cuisse.

Il se penche au-dessus du corps avec précaution. Une faible chaleur émane de sa peau nue. Sur les mains qui couvrent son visage, il constate qu'il n'y a pas de traces de peau sous les ongles, elle n'a donc pas griffé son agresseur. Il recule de quelques pas et l'observe à nouveau. Sa peau blanche, ses mains, ses chevilles croisées. Seul l'oreiller est ensanglanté. Elle n'a pratiquement pas de sang sur le corps.

Joona balaye la pièce du regard. Derrière la porte, il y a une petite étagère à laquelle sont fixés deux crochets. Une paire de baskets et des chaussettes blanches roulées en boule sont posées sur le sol. Un jean délavé a été pendu à un des crochets ainsi qu'un pull noir et une veste en jean. Un soutien-gorge blanc gît sur l'étagère.

Les vêtements n'ont pas l'air d'être tachés. La victime a dû se déshabiller et suspendre ses vêtements avant d'être assassinée.

Alors pourquoi son corps n'est-il pas couvert de sang ? Quelque chose a dû le protéger. Mais quoi ? Il n'y a rien dans la pièce.

16

Joona retrouve la lumière du soleil dans la cour. Le degré de violence infligé à cette jeune fille est inimaginable, et pourtant, son corps était blanc comme un galet.

Gunnarsson avait dit que le meurtrier avait fait preuve d'une grande brutalité. Selon Joona, le meurtre est d'une violence presque désespérée, mais pas brutal au sens de sauvage. Les coups étaient ciblés, le meurtrier avait effectivement l'intention de tuer, mais il a ensuite manipulé le corps avec un grand soin.

Assis sur le capot de sa Mercedes, Gunnarsson parle dans son téléphone.

Contrairement aux autres types d'affaires, il est assez rare que les enquêtes pour meurtre virent au casse-tête quand elles ne sont pas bouclées rapidement. En fait, la plupart d'entre elles finissent par se résoudre toutes seules. Joona, lui, n'a jamais misé sur un retour naturel à l'ordre des choses.

Il sait que, dans la grande majorité des cas, le meurtrier est un proche qui, peu de temps après être passé à l'acte, contacte la police et finit par avouer les faits, mais il ne compte pas sur cette éventualité.

Le cadavre a été allongé sur le lit, pense-t-il. Mais au moment d'être assassinée, la victime était assise près de la table, en petite culotte.

Il est improbable que les faits aient pu se dérouler sans le moindre bruit.

Dans un endroit pareil, il doit forcément y avoir un témoin.

L'une des pensionnaires a dû voir ou entendre quelque chose, se dit Joona en se dirigeant vers la maisonnette. Quelqu'un a